

Francis Lacoste

Université de Bordeaux Montaigne

1

La maison de Pierre Loti à Rochefort : une maison-monde ?

De nos jours, on a du mal à comprendre le prestige dont jouissait Pierre Loti à la fin du XIX^e siècle, qui aboutit, le 21 mai 1891, à son élection à l'Académie Française au fauteuil d'Octave Feuillet¹ : il s'agissait pour l'institution de faire barrage à « l'éternel candidat », Émile Zola².

Né en 1850 à Rochefort au sein d'une famille appartenant à la classe moyenne, l'écrivain (de son vrai nom Julien Viaud) fut officier de marine et toucha un assez large public grâce au caractère personnel et à la couleur exotique de romans souvent construits sur le même schéma : un charmant jeune homme arrive dans un pays lointain, séduit une jeune fille puis la quitte³. A sa mort en 1923, il suscita une célèbre oraison funèbre de Breton qui le traita d' « idiot⁴ ».

Mais si les œuvres de Loti paraissent un peu datées, alors même que la critique s'y intéresse à nouveau depuis une trentaine d'années⁵, la maison de

¹ Voir Francis Lacoste, « Les enjeux d'une consécration : Loti, Feuillet et quelques autres », *Romantisme* n° 81, 1993, p. 85-94.

² Francis Lacoste, « Zola et l'Académie », Edmonton, *Excavatio* (revue de l'AIZEN) n° VI-VII, 1995, p. 210-229.

³ Voir la biographie de Lesley Blanch, *Pierre Loti*, trad. fr. Jean Lambert, Paris, Seghers, 1986.

⁴ André Breton, « Refus d'inhumer », dans *Un cadavre*, 1924.

⁵ Pour la biographie de Loti, on pourra consulter notamment Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti l'incompris*, Paris, Presses de la Renaissance, 1986. Bruno Vercier a consacré de remarquables études aux œuvres, et les analyses d'Alain Buisine sont toujours très stimulantes (voir notamment *Tombeau de Loti*, Paris, Aux amateurs de livres, 1988, et *Pierre Loti : l'écrivain et son double*, Paris, Tallandier, 1998).

l'écrivain, que certains considèrent presque comme son « chef d'œuvre⁶ », reste intéressante et éclaire la personnalité de l'auteur. Située au centre de Rochefort, cette demeure familiale fut achetée par Loti grâce à ses droits d'auteur et agrandie par l'acquisition de la maison mitoyenne en 1895, puis elle fut vendue à la ville par le fils de l'écrivain en 1969. Depuis son ouverture au public en 1973, elle reçut un million et demi de visiteurs, mais la fragilité des fondations, les travaux exécutés par le propriétaire au gré de sa fantaisie ainsi que les dégradations causées par les insectes obligèrent à interdire les visites à partir de 2012. Des travaux considérables furent entrepris, et elle fut retenue parmi les chefs-d'œuvre en péril financés par le Loto du patrimoine en 2018, mais cette décision fut contestée par les organisations antiracistes en raison des prises de position anti-arméniennes et antisémites de l'écrivain. Finalement, les visiteurs ne pourront pas visiter le « palais » de Loti avant 2023.

En effet, le romancier transforme la maison bourgeoise en palais à partir de 1877, au moment où l'orientalisme est à la mode, grâce à divers objets ramenés de voyage sans grand souci de la cohérence au départ⁷, d'où « le cosmopolitisme » et « la surcharge décorative⁸ ». Successivement, Loti aménage une chambre arabe, un salon turc, une salle gothique, une pagode japonaise, une mosquée, une salle Renaissance, une salle chinoise, et il organise des fêtes grandioses dans ce décor mêlant les lieux et les espaces. Tel est le cas de la mosquée :

Se trouvent réunis ici à la fois une salle de prière, avec la niche du mihrâb dans le mur de la *qibla* (qui indique traditionnellement l'orientation vers La Mecque, non respectée ici, et Loti le regrettait), des éléments d'une cour intérieure de mosquée (vasque, bassin d'ablutions), ceux d'un mausolée ottoman (les catafalques

⁶ « Cette maison est peut-être l'œuvre la plus magistrale de Loti » (Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, Bordeaux, Aubéron, 1999, p.345.

⁷ Cependant, Claire Giraud-Héraud, historienne de l'art, note que « les programmes architecturaux de Loti ont [...] évolué vers plus d'authenticité au fil des aménagements. Dans la mosquée, on peut identifier chaque élément et le rattacher à une sphère historique et géographique ». (« L'Afrique du Nord dans la maison de Pierre Loti », dans *Les Méditerranées de Pierre Loti*, Bordeaux, Aubéron, 2000, p. 172.

⁸ Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, op. cit., p. 371.

d'un türbé), portique traditionnel des cours intérieures de mosquées algériennes, enfin un cimetière suggéré par la stèle de la tombe d'Hatidjè⁹.

3

Loti fera donc rêver ses lecteurs en les transportant dans des lieux exotiques et cultivera ses souvenirs en transformant sa demeure en maison-monde. Mais il ne faut pas oublier que, comme l'a dit Gautier, « il y a deux sens de l'exotique. Le premier vous donne le goût de l'exotique dans l'espace [...]. Le second, qui est le plus raffiné, [...] c'est le goût de l'exotique dans le temps¹⁰ », et la maison de Rochefort révèle une obsession du temps qui passe. Ce thème autorise donc à rapprocher l'écrivain d'un de ses contemporains à la recherche du temps perdu et à s'interroger sur la place de Loti dans le champ littéraire.

* * *

Le rapport à l'espace traduit d'abord le besoin d'un point fixe auquel on revient entre deux voyages. Bachelard (qui cite volontiers Loti) a bien analysé le caractère intime de la maison natale, qui représente un « *retour à la mère*¹¹ ». Cependant, ce que Bachelard évoque, c'est la maison « onirique », qui peut-être n'existe plus dans la réalité¹², alors que la maison de Loti est bien réelle. Et surtout, pour le philosophe, il s'agit d'une maison provinciale, rurale, qui « pousse de terre, qui vi[t] enracinée dans sa terre noire¹³ », qui « est chargée de *maintenir* la famille¹⁴ ». On voit bien la différence avec la demeure lotienne, « maison des "ailleurs"¹⁵ » transformée par le « facteur Cheval de la circumnavigation¹⁶ ».

⁹ *Ibid.*, p. 356-357. Hatidjè est le nom d'Aziyadé, l'héroïne du premier roman de Loti.

¹⁰ Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, Fasquelle-Flammarion, 1956, tome VI, p. 155.

¹¹ Gaston Bachelard, *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 2010, p. 137. On a noté qu'au terme de toutes les transformations opérées par Julien Viaud, seule la chambre maternelle est restée intacte.

¹² *Ibid.*, Deuxième Partie, chapitre IV, « La maison natale et la maison onirique », p. 109-145.

¹³ *Ibid.*, p. 123.

¹⁴ *Ibid.*, p. 126.

¹⁵ Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, op. cit., p. 343 (c'est le titre du chapitre 16).

¹⁶ Jean-Louis Ezzine, article du *Nouvel Observateur*, 5-11 août 2004.

Malgré le respect apparent de Loti pour les valeurs traditionnelles, le cadre familial est subverti par la présence du « monde ». Le jeune écrivain, qui a beaucoup souffert des accusations de malversation dont a été victime son père, prend une revanche éclatante en organisant des représentations baroques où il invite artistes à la mode comme Sarah Bernhardt et têtes couronnées, et où il n'hésite pas à se déguiser pour se donner en spectacle. La provocation se mêle à l'ostentation¹⁷, car l'écrivain détestait sa ville natale, bourgeoise et militaire, « cette triste petite ville, à l'esprit si étroit, à idées si arriérées que l'on se croirait d'un siècle en arrière¹⁸ ». La maison n'est plus une protection, « un contre-univers¹⁹ », elle s'ouvre au monde et à la société.

Mais l'ambition de Loti est sans doute plus haute : la maison natale tend à devenir un « mi-lieu » entre Occident et Orient. Cette transformation a été mise en relation avec le rapport de l'écrivain aux langues étrangères. Loti est fasciné par le turc, le wolof ou le japonais que ses héros s'efforcent d'apprendre pour ne pas être exclus par l'Autre : « l'emploi des mots étrangers [...] a quelque chose de profondément fétichiste : dans l'ordre des mots l'équivalent des salles exotiques de la maison de Rochefort²⁰ »

La maison de Rochefort révèle donc la personnalité complexe de l'écrivain-voyageur attaché à la pérennité mais aspirant à la liberté. L'étude du comportement de Pierre Loti en tant qu'architecte d'intérieur est intéressante à plus d'un titre, car elle permet de cerner cette dualité qui lui est spécifique : d'une part, le respect d'une maison marquée par ses souvenirs d'enfance et des êtres chers disparus, référence sécurisante indispensable à son équilibre. D'autre part, le besoin passionné de personnaliser ce vieux logis, de le façonner à son image pour y vivre ses rêves les

¹⁷ Lors d'une réception fastueuse, Loti demanda à son serviteur Osman de monter sur la terrasse pour lancer l'appel à la prière. Si Robert de Montesquiou fut séduit par cette initiative (voir Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, op. cit., p. 357), il ne semble pas que la bourgeoisie rochefortaise ait éprouvé le même sentiment.

¹⁸ Marie-Paule de Saint-Léger, *Pierre Loti l'insaisissable*, L'Harmattan, 1996, p. 307.

¹⁹ Gaston Bachelard, op. cit., p. 128.

²⁰ Patrick Besnier, « Loti et les langues » in *Loti en son temps*, colloque de Paimpol, Presses Universitaires de Rennes, 1994, p.240.

plus personnel²¹.

Loti est donc un perpétuel insatisfait, et quand il retrouve la stabilité du « foyer de famille », il s'ennuie :

Il y a toujours ce vent d'inconnu et d'aventures qui nous talonne tous, et sans lequel notre métier ne serait pas possible ; quand une fois on a respiré ce vent-là, on étouffe après, en air calme ; toutes les choses douces et aimées, après lesquelles on a soupiré quand on était au loin, deviennent peu à peu monotones, incolores ; – et, sourdement, on rêve de repartir²².

On ne peut même pas parler d'ubiquité, mais plutôt d'une faille identitaire conduisant à vouloir toujours être ailleurs. Cependant, les objets ramenés d'Istanbul pour meubler la chambre turque ne peuvent recréer la splendeur orientale :

Pourtant ce n'est pas l'Orient, tout cela ; j'ai eu beau faire, le charme n'y est pas venu ; il y manque la lumière, et un je ne sais quoi du dehors qui ne s'apporte pas. Ce n'est pas l'Orient, et ce n'est pas davantage le foyer ; ce n'est plus rien²³.

Cet échec révèle l'impuissance de Loti à transformer l'espace de la maison et à jouir d'une « forme pour le moins paradoxale de l'exotisme, plus sédentaire que nomade dans son désir de provincialiser l'ailleurs, l'exotisme casanier²⁴ ».

Il y a quelque chose de pathétique dans ce désir de réconcilier l'intime et le social, la stabilité et l'aventure. Mais Loti réussira-t-il au moins à maîtriser l'Ennemi qui l'obsède, le Temps ?

*

Si les différents objets réunis dans la maison témoignent d'une rêverie de

²¹ Marie-Pascale Bault, Préface à *La Maison de Loti ou le port immobile*, Paris, La Nompaille Éditions, 1989, p. 10.

²² *Suleïma* dans *Fleurs d'ennui*, Paris, Calmann-Lévy, 42^e édition, 1924, p. 311.

²³ *Ibid.*, p. 312 (le texte est de 1879).

²⁴ Alain Buisine, *Tombeau de Loti, op. cit.*, p. 179.

l'espace, ils révèlent également une volonté de faire revivre le passé. C'est ainsi qu'en 1887, après la fête médiévale, Loti écrit dans son *Journal intime* : « À deux instants fugitifs, j'ai l'impression d'être au Moyen Âge²⁵. » Mais ce n'est qu'une illusion, et la diversité des objets fait de l'espace un fourre-tout, « un rêve kitsch²⁶ » :

La maison de Rochefort est une bizarre et extravagante condensation de toutes les époques, bazar architectural où sont réunis de multiples décors historiques et exotiques comme dans les pires rêveries d'Emma Bovary, ailleurs du temps et de l'espace²⁷.

Cependant, on aurait tort de voir en Loti un écrivain qui se réfugie dans le passé afin de fuir le présent. Les clichés, sous une forme dégradée²⁸, révèlent la culture d'une époque : la salle des momies, située près de la mosquée, témoigne de l'égyptomanie en vogue au XIX^e siècle depuis l'expédition de Bonaparte. Quant à la salle gothique, elle pourrait montrer que Loti est un romantique attardé²⁹. Mais surtout, l'écrivain possède bien des traits de la culture « fin de siècle » : goût pour le travestissement, ambiguïté, primat de la subjectivité, fascination pour la décadence...

L'œuvre est même un témoignage de l'actualité politique. Turcophile convaincu (au moment où l'Empire ottoman est considéré comme « l'homme malade de l'Europe »³⁰), Loti a déjà compris que les civilisations sont mortelles et semble fasciné par les causes perdues. Et on remarquera que la dernière pièce aménagée est la salle chinoise, au moment où l'écrivain publie *Les Derniers jours de Pékin*, alors que les puissances occidentales procèdent au dépeçage de l'Empire du Milieu.

Mais Loti se montre original et ne partage pas les préjugés de ses contemporains. Bien que militaire, il condamne parfois la politique coloniale, en particulier

²⁵ Cité par Marie-Paule de Saint-Léger, *op. cit.*, p. 314.

²⁶ Alain Buisine, *Pierre Loti : l'écrivain et son double*, *op. cit.*, p. 199.

²⁷ *Ibid.*, p. 211.

²⁸ Voir Suzanne Lafont, *Suprêmes Clichés de Loti*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, coll. « Cribles », 1993. L'auteur, qui avoue ne pas aimer l'homme (Julien Viaud), se demande si on peut encore lire une œuvre saturée de clichés.

²⁹ Alain Buisine, *Pierre Loti, l'écrivain et son double*, *op. cit.*, p. 205-206.

³⁰ Voir l'article de Sarga Moussa « La métaphore de "l'homme malade" dans les récits de voyage en Orient », dans le dossier « La Turquie » qu'il a coordonné, *Romantisme*, n° 131, 2006-1, p. 19-28, en particulier p. 25-28 sur Loti.

l'expédition du Tonkin, dans des articles du *Figaro* en 1883³¹. Sa turcophilie, sensible dans toute l'œuvre, et explicite dans *Turquie agonisante* (1913) le situe à contre-courant par rapport à son époque. Et surtout, il ne manifeste aucune hostilité envers les Arabes et l'Islam³². Son œuvre, comme sa maison, permet de nuancer la thèse d'Edward Saïd pour qui la littérature orientaliste justifie l'expansion du colonialisme³³

7

Si Loti est à la fois désireux de ressusciter le passé et témoin engagé de son époque – en particulier des conflits –, c'est peut-être parce qu'il est obsédé par la finitude. La mort est omniprésente dans son œuvre, et ses quêtes spirituelles n'aboutissent pas : son ami Claude Farrère le définissait comme « incroyant, persuadé du néant final, et respectueux de toutes les religions, mais athée, athée résolument, et désespéré de l'être³⁴ ». Conscient de la vanité de toute action humaine, il se retrouve confronté, après la brillante fête chinoise de 1903, à un « silence de mort » et se demande si quelque chose vaut la peine d'être fait³⁵. Son pessimisme se manifeste notamment en 1913 dans *Prime jeunesse* où il écrit : « j'ai voulu arrêter le temps³⁶ » ; mais pas plus qu'il ne peut réorganiser l'espace, l'homme ne peut triompher du temps.

*

Le thème de la fuite du temps n'est pas un cliché néoromantique mais correspond à une angoisse profonde de Pierre Loti, et invite à un rapprochement avec un écrivain de la même époque. Si la *Recherche* se fonde sur la mémoire, Loti de son côté évoque constamment le souvenir, ou plutôt ce qu'il appelle « le

³¹ Alain Quella-Villéger, *Pierre Loti, le pèlerin de la planète*, op. cit., p. 95-97.

³² Il se présente ainsi dans la Préface à *Au Maroc* : « moi qui, par je ne sais quel phénomène d'atavisme lointain ou de préexistence, me suis toujours senti l'âme à moitié arabe » (Paris, Calmann-Lévy, 1890, p. II). Pour lui, « arabe » signifie « musulman ». Voir par ailleurs Sarga Moussa, « “Relever en Égypte la dignité de la Patrie et de l'Islam”. Pierre Loti et Mustapha Kamel, autour de *La Mort de Philae* », dans Ridha Boulaâbi (dir.), *Les Orientaux face aux orientalismes*, Paris, Geuthner, 2013, p. 67-85.

³³ Edward Saïd, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, trad. fr. par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1980. Voir Francis Lacoste, « L'Orient de Flaubert », *Romantisme* n° 119, 2003, p. 73-84.

³⁴ Cité par Marie-Pascale Bault, op. cit., p. 14.

³⁵ Alain Buisine, *Pierre Loti : l'écrivain et son double*, op. cit., p. 224.

³⁶ Voir Pierre Costil, « Loti et Proust », *Cahiers de l'AIEF*, 1964, p. 232.

ressouvenir », qui peut être le souvenir d'un rêve, si bien que « tout s'est déjà produit dès avant que rien ne soit réalisé³⁷ ». Ainsi peut-on lire dans *Le Livre de la pitié et de la mort* : « je ne pouvais me lasser de la contemplation triste de cela – qui était la réalité d'une chose depuis longtemps redoutée et imaginée par avance absolument sous le même aspect³⁸. »

Or Proust, de 1887 à 1890, a été un fervent admirateur de l'écrivain rochefortais, dont il a lu *Le Mariage de Loti* et *Le Roman d'un enfant*. Les deux hommes se connaissaient et se rencontraient dans les salons, où ils côtoyaient des femmes célèbres et des hommes séduisants. Ils avaient été éduqués par leur mère, à qui ils étaient passionnément attachés, et leur sensibilité était très vive. Leur esthétique privilégiait la subjectivité et souhaitait rompre avec le réalisme. Ils ne manquaient pas d'ambition et ne refusaient pas les distinctions. Painter montre qu'entre 1920 et 1921 Proust envisage de se présenter à l'Académie Française³⁹.

On pourrait donc se demander pourquoi deux écrivains qui paraissent si proches ont eu des destins si différents, la gloire de Proust étant essentiellement posthume, alors que Loti fut célèbre en son temps avant de connaître un long purgatoire. Il semble qu'on ait affaire à deux conceptions très différentes de la littérature. Certes, Loti établit une correspondance entre deux sensations, mais il se laisse aller à la rêverie : ainsi, au Maroc, il note : « il nous semble être dans quelque recoin d'une France sauvage, de la France d'autrefois⁴⁰. » Au contraire, Proust, dans l'épisode de la madeleine, ne découvre le lien entre Paris et Combray qu'après une longue introspection, « l'approfondissement d'impressions qu'il fallait d'abord recréer par la mémoire⁴¹ ». Laurent Jenny montre bien que chez Proust le passé est différent du présent et qu'il doit être ressuscité pour abolir le temps⁴².

De plus, Loti se contente de livrer une collection d'impressions, fait confiance à la spontanéité, à la sincérité du témoignage, et ne donne pas l'impression de construire

³⁷ Éric Fougère, *Aspects de Loti. L'ultime et le lointain*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 16.

³⁸ *Ibid.*, p. 16-17.

³⁹ George D. Painter, *Marcel Proust, 1871-1922*, Paris, Mercure de France, 1992, p. 788-789.

⁴⁰ Pierre Loti, *Au Maroc*, *op. cit.*, p. 348.

⁴¹ Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Le Livre de Poche, 1993, p. 401.

⁴² Laurent Jenny, « L'origine, temps retrouvé ou temps forgé ? », dans *Écrire ses origines*, Textes réunis par Hassen Bkhairia, Publications de l'ISEAH de Tozeur, 2018, p. 69.

son œuvre . Il « joue de la rupture, du montage, presque du collage » et « semble ne pas organiser, ne pas filtrer ce qui lui passe par la plume, liberté qui provoque des effets de surprise constants⁴³ . Cette impression est renforcée par la multiplicité des chapitres, la brièveté des paragraphes, le recours à la parataxe. Proust, au contraire, accorde la plus grande importance au style et à la structure et voudrait faire de son œuvre une « cathédrale⁴⁴ ».

Ce qui est en question ici, c'est la fonction de la littérature. Pour Proust, seule l'œuvre d'art peut transformer des impressions en vérité intemporelle et prendre une dimension spirituelle. Cette poétique est fondée sur la métaphore :

On peut faire se succéder indéfiniment dans une description les objets qui figureraient dans le lieu décrit ; la vérité ne commencera qu'au moment où l'écrivain prendra deux objets différents, posera leur rapport, [...] et les enfermera dans les anneaux nécessaires d'un beau style⁴⁵.

Alors que Loti note simplement le rapport entre deux sensations, Proust dégage « leur essence commune⁴⁶ », ce qui lui permet de transformer le rapport entre l'existence et l'art : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent réellement vécue, c'est la littérature⁴⁷. » C'est ainsi que le véritable artiste s'affranchit du temps et exorcise la peur de la mort : « on comprend que le mot de mort n'ait pas de sens pour lui ; situé hors du temps, que pourrait-il craindre de l'avenir ?⁴⁸ »

On peut penser que Loti a pressenti le rôle de la mémoire involontaire dans la création mais qu'il reste au niveau de « l'impression » et cède à la mode⁴⁹ en

⁴³ Bruno Vercier, Préface à *Mon Frère Yves*, Gallimard, « Folio classiques », 1998, p. 12.

⁴⁴ Marcel Proust, *op. cit.*, p. 398-399. L'écrivain souligne la difficulté de la tâche : « Et dans ces grands livres-là, il y a des parties qui n'ont eu le temps que d'être esquissées, et qui ne seront sans doute jamais finies, à cause de l'ampleur même de l'architecture. Combien de grandes cathédrales restent inachevées ! »

⁴⁵ *Ibid.*, p. 246.

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Ibid.*, p. 252.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 228.

⁴⁹ Voir Francis Lacoste, « De Zola à Loti : l'institution face au naturalisme » dans *Champ littéraire fin de siècle : autour de Zola*, textes réunis et présentés par Béatrice Laville, Presses Universitaires de Bordeaux, *Modernités* n° 20, 2004, p. 93-103.

proposant une littérature subjective et bien pensante – du moins apparemment. Pendant ce temps, Proust, grâce à son immense culture, à sa réflexion théorique sur l'art et à un travail acharné, compose une œuvre qui résistera au Temps.

*

10

La maison de Loti ne peut être séparée de son œuvre et révèle ses contradictions. Profondément attaché à sa mère et nostalgique de son enfance, l'écrivain recherche la stabilité, mais il fait de sa vie une aventure continue et subvertit les normes sociales. Défendant une littérature de la simplicité, de la sincérité, de l'intimité, il fait de sa maison un théâtre baroque et adore se déguiser. Très narcissique, et se faisant photographier dans toutes les postures, il s'intéresse aux grands mouvements de l'Histoire et n'hésite pas à «s'engager» – pour le meilleur ou pour le pire. Il y a chez lui une quête désespérée de la totalité qui le conduit à rassembler en un lieu des objets liés à ses souvenirs, comme s'il voulait avoir le monde à portée de la main et maîtriser le temps. On pourrait se demander si Loti, à travers sa maison-monde, n'est pas le précurseur des écrivains qui, dénonçant le caractère réducteur de la francophonie, plaident pour l'avènement d'une « littérature-monde »⁵⁰

Mais il n'est pas Proust, car il n'a pas su (ou pas pu) convertir ses sensations et ses impressions en œuvre d'art grâce à une mystique de la littérature. Loti est un provincial qui a été obligé d'exercer une activité professionnelle, alors que Proust appartient à la grande bourgeoisie parisienne, riche et cultivée. Pour acquérir la « distinction », Loti a donc cédé aux pressions des salons et des académiciens effrayés par le naturalisme et a écrit des œuvres rassurantes, susceptibles de faire rêver un assez large public, tandis que Proust a pris le risque de n'être compris que par la postérité.

⁵⁰ Michel Le Bris, Jean Rouaud, Eva Almassy, *Pour une « littérature-monde »*, Paris, Gallimard, 2007.